

I

La Masca

La Sorcière

La première partie de cet ouvrage fait revivre l'imaginaire d'hommes et de femmes qui faisaient peindre des anges et des démons sur les murs de leurs chapelles. Elle est présentée à la façon d'un recueil d'archives qui collationne des documents issus de trois sources différentes :

- Le **Récit d'un Pénitent Blanc** de la Tour-sur-Tinée,
- Les **Lettres de dame Gallean à sa mère**, courriers écrits par une dame de la noblesse niçoise en voyage dans la vallée de la Tinée,
- Les **Mémoires de Louis Serre, Archiprêtre de la collégiale de Clans et secrétaire des Grimaldi de Beuil.**



Préambule à la première partie

Brilheta entend des cris rauques déchirer la quiétude du crépuscule. Elle voit son père brandir un bâton ; il hurle des mots qu'elle ne comprend pas. Elle court se cacher derrière une meule de foin.

Un soudard tire une lame d'une gaine accrochée à son épaisse ceinture. Un rictus déforme ses lèvres noyées dans une barbe brune. La cuirasse qui protège son buste renvoi les reflets des flammes qui dévorent la ferme. Son épée s'enfonce dans le ventre de l'homme qui lui résiste.

Brilheta se recroqueville. Elle gémit. Elle sursaute. Elle s'assied sur le bord de la couche. Elle ouvre les yeux sur l'étable obscure. Son corps est parcouru de sueurs froides. Une chèvre qui passe son museau entre deux planches lui jette un regard fou ; les cornes qui luisent dans la pénombre rappellent la présence des puissances maléfiques dans le val de Roya. La fille enfouit son visage dans le creux de ses mains. C'est toujours le même cauchemar qui vient hanter ses nuits.

Récit d'un Pénitent Blanc

Je suis meunier au village de La Torre¹ et pénitent à la face du Seigneur². J'ai ressenti un grand bonheur en revêtant la cappa blanche³ ; je l'enfile toujours avec respect et précaution, conscient que me voyant ainsi vêtu, Il pose sur moi un regard bienveillant. J'éprouve de la hâte, mes affaires achevées, à glisser la clef de notre chapelle dans la magnifique serrure décorée de deux pénitents habilement découpés et rivetés.

J'oublie de me présenter ; je m'appelle Jean-Paul, deux prénoms réunis qui réchauffent mon cœur. Il y a celui de Jean qui était l'apôtre préféré de Notre Seigneur et celui de Paul qui n'a jamais connu le Nazaréen mais qui a eu la grâce de voir Le Ressuscité sur le chemin de Damas. Le nom de mes ancêtres importe peu ; je suis Jean et Paul à Son regard et cela me suffit.

Ce n'est pas ma vie que je souhaite évoquer mais celle de cette fille qu'ils ont surnommé La Masca⁴ et dont on a oublié qu'elle se prénomait Brilheta. Je n'écris pas aussi bien que notre curé qui a l'art de tourner les phrases mais cela n'a pas grande importance pour laisser une trace de l'inimaginable histoire que j'ai vécue, en l'an 1530, dans la vallée de la Tinée.

¹ La Tour-sur-Tinée dans le département des Alpes-Maritimes.

² Sociétés de laïcs qui pratiquent les devoirs de dévotion et de charité.

³ En langue niçoise, chasuble porté par les Pénitents.

⁴ La Sorcière en langue niçoise.

Lettre de dame Gallean à sa mère

Chère mère,

Je suis heureuse d'accompagner mon époux dans ce voyage vers Saint-Dalmas-le-Selvage,⁵ cela me permet de découvrir des montagnes, des vallées et des villages dont vous m'avez parlés durant l'enfance.

Nous avons fait une première étape à Utelle. Une grande église qui vient juste d'être achevée, se dresse majestueusement sur une place où les paroissiens se retrouvent avant l'office. Nous avons assisté à une messe chantée et vous devinez, bien évidemment, ce que j'ai demandé au Seigneur. Porter un enfant de l'homme avec lequel je suis mariée est le vœu le plus cher que je puisse formuler.

Nous avons quitté Utelle pour nous rendre, par un vallon aux parois escarpées, au village de La Torre dont l'habitat se dresse en longueur sur un éperon rocheux ; il domine les gorges abruptes et infranchissables de la Tinée qui se jette, à une lieue vers le sud, dans le lit du Var. Mon époux dit que les vallons de Gineire et de Saint-Jean en font un promontoire aisé à défendre en cas d'attaque et que celui qui tient ce fief maîtrise l'accès de la vallée. La route pénètre entre les habitats en longeant le mur latéral de l'église Saint-Martin ; elle débouche sur une place rectangulaire où on rassemble les troupeaux à la Saint-Jean. Les demeures sont de pierre blanche ou grise jointées à la chaux, les rez-de-chaussée comportent des arcades sous lesquelles on trouve le nécessaire au harnachement des mulets et à la restauration des hommes. Une rue qu'ils appellent Longue s'en échappe pour mener vers la

⁵ Village du département des Alpes Maritimes.

forêt du Tournairêt. Un chemin, descendant par le vallon de la Gineire et passant par la baisse de Vivente, permet de rejoindre les bonnes terres de la condamine situées en un lieu où les roches ne serrent plus les eaux⁶.

C'est un bel endroit, aéré et suffisamment dominant pour croire vivre en plein ciel. La température est plus fraîche que dans les basses vallées mais demeure clémente, la neige en période hivernale n'y est pas très abondante. Quelques jardinets taillés sur le flanc de la montagne, des champs et des arbres fruitiers entretenus par la main de l'homme, rompent avec bonheur le chaos des cimes qui l'entourent.

Nous avons loué une chambre chez le syndic⁷ qui demeure face à l'église et prenons nos repas dans une auberge non loin de là. Le tenancier nous sert, le matin, une bouillie de pois chiches que les habitants ont l'habitude de confectionner pour pouvoir commencer gaillardement leur journée. Cette bonne nourriture remplit l'estomac et empêche de ressentir la faim jusqu'à la douzième heure ; c'est à cause de cet aliment que les habitants de la Torre ont reçu le surnom de Panissiers.

Des fenêtres qui ajoutent agréablement le premier étage de notre logis, on peut voir les déplacements entre l'église et le village ou le village et la maison forte. On peut voir également les équipages qui arrivent de Nice et être informés, les premiers, des étoffes amenées par les colporteurs.

Recevez, chère mère, toute mon affection.

Votre dévouée fille qui vous aime de tout son cœur.

⁶ Condamine : terre mise en copropriété entre les habitants d'une communauté.

⁷ La maison Blanqui a abrité le notaire, le juge, le syndic et le médecin.

Mémoires de Louis Serre Archiprêtre de la collégiale de Clans

Les paroissiens de Clans montraient, en ce début d'année 1530, une foi profonde et véritable envers Notre Sauveur. J'étais un archiprêtre comblé et je ne pensais pas, en voyant arriver un saltimbanque au village, que la vie de notre communauté allait être perturbée.

Personne ne savait d'où venait cet homme et où il avait passé l'hiver ; lorsqu'on le questionnait il dressait vaguement le bras en désignant le nord de la vallée. Il parlait le provençal avec un accent indéfinissable mais pouvait aussi tenir une conversation en toscan ou en français. Son visage était tanné par le soleil, le vent, les nuits passées à la belle étoile. Ses yeux, délavés, étaient cachés derrière d'épaisses paupières qu'il plissait pour se protéger de la luminosité et des regards indiscrets. En le voyant marcher de façon lente et un peu gauche, on ne pouvait pas imaginer qu'il dansait avec souplesse et qu'il jouait talentueusement de la vielle⁸.

Un petit singe, couvert d'une pelisse de laine fourrée, se tenait sur son épaule ; il épiait les personnes qui s'approchaient et, lorsqu'il croyait déceler une menace, cachait sa face dans le cou de son maître. C'était en cette vallée de la Tinée un spectacle insolite de voir cet homme vêtu d'un pourpoint écarlate, coiffé d'un bonnet pointu planté de trois plumets de couleurs différentes et tenant sur son épaule un singe grimaçant. Une mule portait son nécessaire ainsi qu'une

⁸ Instrument populaire qui a fait son apparition à partir du XIII^e siècle et qui a été détrôné à partir du XX^e siècle par l'accordéon. Des jeunes gens de la Tinée devenus vieillards au XIX^e siècle (et peut être avant) parcouraient la France, durant l'hiver, pour augmenter le revenu familial.

sorte de dais sur lequel il tenait un linge pour ne pas que l'on visse, sans payer, un second animal qui faisait la curiosité de ses spectacles.

Le saltimbanque a dressé une tente sur la place du village et installé son matériel. Les vilains attirés par ce curieux personnage venaient par groupes successifs le voir et le questionner. Lorsque leur nombre lui paraissait suffisant, il jouait de son instrument en échange de quelques nourritures ; le singe esquissait alors des grimaces qui provoquaient l'hilarité. Les rires des gueux étaient si francs et si joyeux, qu'ils parvenaient dans mon cabinet de travail qui ne donne pas sur la place mais sur la calade qui la lie au centre du village⁹.

J'ai hésité à lui rendre visite, me méfiant des hommes qui parcourent le monde pour gagner leur vie ; leur esprit trop aiguisé par les comparaisons voit souvent les faiblesses d'une communauté et leur rapacité crée parfois des désordres que l'on regrette ensuite amèrement. La curiosité l'emportant, je me suis rendu sur place pour voir à quoi ressemblait ce voyageur. Sa dégaine me paraissant honnête, je lui ai demandé de me montrer son savoir-faire. Il a opiné du bonnet et a joué de la vielle en avançant les jambes. Le petit singe a grimpé sur son corps comme s'il s'était agi d'une roche ou d'un arbre. Il a délicatement décoiffé son maître pour faire mine de l'épouiller en se livrant à mille facéties et je dois avouer qu'il m'a fait rire.

Ce saltimbanque m'a dit qu'il était aussi capable de raconter des légendes que les souverains aiment écouter durant les veillées, qu'il pouvait faire rire ou pleurer selon le souhait de son auditoire. Il m'a annoncé s'être produit à Chambéry devant la duchesse Béatrix, à Mantoue à la cour d'Isabelle d'Este, à Urbino et à Rome où il aurait diverti un cardinal.

⁹ Maison claustrale du chanoine Louis Serre, secrétaire du baron de Beuil, qui l'a faite bâtir en 1515. La majestueuse porte d'entrée présente encore de nos jours le blason à chevrons de sa famille ainsi que son nom. Louis Serre n'a pas laissé de mémoires ; le texte présenté par l'auteur relève de la fiction romanesque.

Doutant de la véracité de ses propos, je l'ai pressé de dévoiler le nom de cet ecclésiastique, pensant qu'il serait incapable de le nommer. Il m'a posément répondu qu'il s'agissait d'Alexandre Farnèse qui est, depuis ce temps, devenu notre bien aimé pape Paul III.

Je suis resté un moment pantois, ne sachant s'il me disait cela par rouerie ou par vérité.

« Et ça ? demandais-je en désignant le dais recouvert d'un linge.

- C'est une curiosité que je montre en échange de numéraire... mais que je peux dévoiler à une personne de noble condition. »

Il m'a invité à entrer sous la tente et a levé délicatement le linge pour laisser apparaître un second singe de la taille d'un enfant de dix à douze ans. J'ai alors découvert un animal dont le regard semblait refléter la présence d'une âme. Je n'ai pas eu le temps de l'inspecter en détail car le saltimbanque a rabattu le voile ; il m'a regardé en esquissant un sourire et a dit :

« A votre service, Monseigneur. »

Cette phrase a conclu notre première entrevue. J'ai compris, plus tard, qu'il avait à merveille réveillé une attente. Il avait fait naître, en moi, l'idée d'organiser un spectacle susceptible d'apporter aux bergers de la Tinée les raffinements et les étonnements ordinairement réservés aux gentilshommes des cités princières.

Les chanoines m'ont déconseillé de donner suite à cette idée en arguant qu'il n'était pas bon de mélanger la foi aux divertissements de foire mais je n'ai pas suivi leurs conseils ; la présence de ce saltimbanque m'apparaissait comme une opportunité, une opportunité qui ne se représenterait sans doute plus jamais et qui pouvait donner à la communauté réunie un heureux moment avant les travaux des champs. J'ai conclu un accord avec cet homme pour qu'il prépare un grand spectacle où il montrerait, devant la population, tout ce qu'il savait faire.

Le garde champêtre a annoncé dans les rues du village et dans les hameaux environnants que moi, Louis Serre, archiprêtre de la collégiale de Clans, offrirait pour le bon divertissement des paroissiens et en remerciement de la foi véritable qu'ils montraient, un spectacle avec animaux extraordinaires. La date fut fixée le dernier dimanche du mois d'avril après la messe.

II

Florent Goret

La deuxième partie de cet ouvrage propose une version romancée de l'assassinat de René Grimaldi de Beuil par son valet en l'an 1542 ; elle donne une interprétation du supplice et de l'exécution de l'assassin par le seigneur d'Ascros.



Préambule à la deuxième partie

La saltimbanque dresse la tente près de la muraille qui enserme Puget-Théniers. Elle s'endort bercée par le grondement des eaux du fleuve. Son esprit s'envole vers un monde habité de chimères aux robes cousues de fil d'or. Elle sourit aux fées qui lui caressent les cheveux. Elle s'envole avec elles vers les cimes enneigées.

Elle retombe sur une place de village où des hommes aux regards colériques l'entourent en lançant des imprécations. Elle se retrouve liée à un poteau.

La guenon est blottie entre ses jambes. Les flammes dévorent les fagots entassés à ses pieds. Un souffle chaud agresse son corps. La fumée qui l'enveloppe l'empêche de respirer. Elle s'apprête à mourir dans d'horribles souffrances.

Le visage d'un pénitent danse dans l'atmosphère évanescence. Il veut la sauver. Elle appelle Jean-Paul de toutes ses forces mais il disparaît.

Elle sursaute. Elle s'assied sur le bord de la couche. Son corps est parcouru de sueurs froides. La guenon, réveillée par ses gémissements, lui jette un regard apeuré.

Aix-en-Provence au mois d'avril de l'an 1542. Le doigt de Monsieur de Grignan¹⁰ glisse sur une carte mise à plat. Il s'arrête sur la ligne rosée qui délimite, le long du Var et de l'Estéron, les terres du royaume de France puis il s'enfonce vers l'orient à travers le relief de montagnes rehaussées de sépia. Il glisse vers le Piémont, il pointe un château agrémenté d'un aigle bicéphale. Le lieutenant du roi connaît la vallée aux gorges abruptes, la forteresse flanquée de hautes tours, le chemin escarpé qui mène au col de Tende. Le fief des Lascaris¹¹ entre Provence et Piémont est une terre sur laquelle les troupes impériales ne s'aventureront pas. Grignan est persuadé, qu'en associant l'allégeance des Grimaldi à celle des Lascaris, il étoufferait, par le nord les Terres Neuves de Provence¹². Nice, privée de ses liaisons alpines tomberait comme un fruit mûr.

Son doigt longe, à rebours, les hautes cimes entre Roya et Vésubie ; il passe sur de vieux châteaux mal défendus, descend lentement le cours de la Tinée, s'enfonce dans la baronnie de Beuil, caresse les villages fortifiés dressés sur des pitons comme des nids d'aigles, exerce une première pression sur Villars, s'arrête sur Entrevaux.

Le lieutenant-général du roi ne doute pas de la loyauté de Jean-Baptiste Grimaldi d'Ascros, dont les armes se sont déjà mêlées à celles des nobles familles de France. Il doute des volontés de son frère aîné qui possède, depuis la mort du baron Honoré, la destinée des terres de Beuil. Il sait que René n'est plus favorable à la Fleur de Lys et qu'il prête une oreille

¹⁰ Louis Adhémar (1474-1558), ambassadeur de François I^{er} à Rome et à la diète de Worms, lieutenant-général pour le roi en Provence.

¹¹ Le comté de Tende est le fief des Lascaris-Vintimille. Le comte Claude Lascaris a prêté allégeance au roi de France.

¹² Nom donné au comté de Nice.

attentive aux Savoie. Pour quelle raison fortifie-t-il le château d'Entrevaux qu'il a racheté à Erasme Gallean-Doria ? Pourquoi fait-il construire des bastions qui verrouillent l'accès occidental du comté de Nice sur sa frontière avec le royaume de France ? Un espion lui a rapporté qu'il doit recevoir un conseiller du duc Charles III et qu'ils visiteront ensemble le chantier de citadelle.

Monsieur de Grignan connaît le projet de son roi ; il sait qu'il rompra sous peu la trêve de Nice en attaquant les armées de Charles Quint en Catalogne ou en Piémont ; il sait que la frontière orientale de la Provence peut devenir un champ de bataille et qu'Entrevaux est un handicap pour la manœuvre des troupes.

-0-

Villars¹³. Le château dressé sur un rocher domine le village et le cours du Var où les eaux bleues dévalent en grondant vers les gorges basses. Une rumeur qui frise depuis Beuil les roches sanguinolentes du Cians, gigantesques entailles de la montagne des Grimaldi, circule dans les venelles du village. On raconte que René se prépare à la guerre ; il renforce les remparts d'Entrevaux pour résister aux boulets fondus dans les arsenaux français ; on murmure que Choua lou Primou¹⁴ a donné ordre à son armée de porter l'estocade finale au duché de Savoie.

Le conseiller ducal, venu amicalement séjourner à Villars, est un homme rompu au droit romain, à la politique, aux arcanes du pouvoir, un homme dévoué aux Savoie. Il rédigera pour son duc, resté à Verceil, un rapport circonstancié sur la rénovation du château d'Entrevaux. Jean-Baptiste

¹³ Villars-sur-Var, village du département des Alpes Maritimes. Les Grimaldi de Beuil y possédaient un château qui était leur résidence principale. Le château a été rasé en 1621, suite à l'exécution d'Annibal Grimaldi, dernier comte de Beuil.

¹⁴ François I^{er} en langue niçoise.

Grimaldi n'a pas voulu le voir ; il hurle, à qui veut l'entendre, que les Savoie sont de mauvais suzerains et que l'allégeance doit être rompue.

René est assis dans un fauteuil, la tête renversée, la gorge déployée sous le rasoir de Goret qui glisse lentement sur sa peau savonnée. Aucune tache de sang ne salit la lame, le savon, l'eau, les linges. René ne doute pas de la fidélité de son barbier ; posséder des serviteurs aux âmes dévouées est une force en ces temps troublés. Goret n'est pas un étranger ; sa famille sert les Grimaldi depuis des générations, à la terre et aux armes, à l'écurie et à la barbe. Il connaît les hautes montagnes de Beuil où son seigneur règne en maître absolu. Il y est né. Il a couru derrière les brebis, chassé le loup et bu au pis des vaches en tétant comme un veau. C'est un enfant du pays, un gavouot aussi farouche que ses maîtres, hautain avec les étrangers, méfiant avec les gens des plaines, un homme qui tutoie les cieux. Les croix, les oratoires, les chapelles, les magnifiques fresques dont on a orné les murailles, à Roure, Roubion, Lieuche, Beuil ne l'impressionnent pas. Il connaît peu le Christ. Il méprise les curés mais ne le dit jamais. Ses dieux sont plus anciens, ils ont traversé les siècles, les millénaires ; ce sont des dieux immémoriaux. Des hommes avec des outils de bronze, il y a très longtemps, gravaient déjà leurs marques de respect sur de gigantesques dalles rougies par le sang des légions décimées ; des milliers d'hommes vaincus les ont colorées pour l'éternité. La vérité est là, dans ce chaos de roches au cœur du fief des Grimaldi. Goret en connaît le cœur et les limites, les barrières rocheuses qui dominent l'Estéron, le cours de la Tinée et les hautes cimes aux sources du Var.

Il sait que les rois de France aimeraient vassaliser ses maîtres et faire graver la fleur de lys sur les murailles de leurs châteaux. En rendant Entrevaux inexpugnable, René va à l'encontre des visées françaises ; il froisse les Valois ; il inquiète les lieutenants de Choua lou Primou qui n'acceptent

pas une puissante citadelle aux portes du royaume. René répète souvent qu'il en a cure ; il est libre de faire, sur ses terres, ce que bon lui semble.

Goret connaît l'histoire des Grimaldi, la part qu'elle a tenue en l'an 1388 dans la dédition de la Provence orientale au comte Rouge, la recherche toujours renouvelée d'une existence propre, d'une allégeance limitée, des pouvoirs de haute justice conservés. Il connaît la pensée de ses maîtres : être de Beuil, c'est être indépendant.

René Grimaldi offre sa gorge au rasoir. Son serviteur n'utilise pas son outil pour la lui trancher. René lui fait confiance mais cela ne l'empêche pas de maintenir, près de lui, deux gardes lorsqu'il se fait raser. A trois hommes il est plus difficile de comploter qu'à deux. Les Vénitiens qui nomment toujours trois personnes à la tête des affaires le savent depuis longtemps.

René garde en mémoire le sort réservé à son aïeul. Les Gavouots, de Guillaumes à Villars, conservent le souvenir de l'assassinat de Georges Grimaldi par son barbier : Esprit Testoris a plongé un rasoir dans la gorge déployée de son maître pour lui ôter la vie. C'était le cinq janvier de l'an 1507 ; c'était il y a trente-cinq ans, sur ordre des Savoie.

Goret essuie le visage de René avec un linge tiède. Il saupoudre ses joues et sa gorge de talc parfumé. Il recule pour laisser à son maître l'aisance du mouvement retrouvé. Il lui présente une chemise propre. René l'enfile ; il sera bientôt prêt pour banqueter avec ses invités. Des odeurs de viandes grillées qui s'échappent des cuisines s'insinuent jusqu'au donjon, elles chantent les prémisses du festin qui resserrera les liens avec les Blanches Mains.

Une tapisserie accrochée à la muraille, arbore les armes des Grimaldi. La devise tissée dans des fils d'or et de soie domine l'assemblée. *Dur à scavoir*, les convives attablés peuvent la voir dans un phylactère flottant au-dessus d'un

heume surmonté d'une gueule de sanglier ; les deux léopards, qui encadrent le blason bicolore et l'étoile à seize pointes, les menacent de leurs griffes acérées.

René frappe ses mains l'une contre l'autre. Une jeune femme, vêtue d'un pourpoint trop grand pour elle et tenant un singe par la patte, avance vers les places d'honneur. Elle salue en courbant le buste ; la guenon fait de même. Une rumeur trahissant la surprise et la joie des convives parcourt la noble assemblée. René est heureux de donner un spectacle qui hausse son prestige auprès du conseiller ducal. Thomassine Lascaris¹⁵ incline la tête en souriant ; elle remercie son époux de la magnifique surprise qu'il lui a réservée. La Cour de Beuil pourra se vanter de produire des spectacles peu ordinaires.

Goret regarde la jeune femme qui danse tout en jouant de la vielle. Il la connaît mais ne sait plus où il l'a vue. Il écoute sa voix claire comme l'eau d'une source couler dans ses oreilles brutes ; il regarde le singe grimacer ; son rire se mêle à celui des convives.

Il accroche son regard à celui de la femme ; elle lui sourit en affichant une expression où il croit déceler une invitation. Il frissonne en pensant qu'elle pourrait lui être acquise ; ses yeux ne quittent plus le beau visage changeant. Il est persuadé de l'avoir déjà rencontrée ; ses traits lui semblent familiers ; cette envie de vouloir vivre pleinement, il ne sait pas où il l'a vue mais il en a gardé le souvenir.

Vient l'heure flottante où les esprits dilatés par les vins ouvrent discrètement leurs portes secrètes et laissent échapper, sur le ton de la confiance amusée, des idées ou des sentiments ordinairement cadencés. Les convives s'égayent par petits groupes pour tenir des conciliabules ; les hommes plongent hardiment leur regard dans celui des femmes qu'ils souhaitent séduire.

¹⁵ Thomassine Lascaris de La Brigue, épouse de René Grimaldi.

Goret quitte la grande salle. Il longe un couloir donnant accès à la cuisine ; il parcourt du regard le désordre des lieux ; il trouve la fille attablée à l'office. Il s'approche d'elle. Il plonge son regard dans le sien.

« Florent Goret, » dit-elle sans hésiter.

L'homme plisse les paupières ; ses joues et son front se colorent.

« Tu ne te souviens pas ? Lorsque mon père menait ses bêtes pour les estives... Tu partageais toujours ton pain et ton lard avec moi.

- Brillheta ! Brillheta qui venait de l'Estéron. »

Goret sourit. Il se souvient. C'était une gamine de douze ans, la jupe trop courte, les cheveux tenus en nattes et ses petits seins qui commençaient à pointer. Elle riait, elle sautait, elle parlait à tue-tête de tout et de rien, de ce qu'il pouvait y avoir derrière les hautes cimes, des sorcières, des plantes qui guérissent. Il est heureux de revoir cette enfant devenue femme.

« Je ne t'ai plus vue... Ton père n'a plus mené ses moutons à Beuil.

- Mes parents ont été assassinés à Gilette. »

Goret pince les lèvres ; son regard glisse vers la guenon ; il désigne l'animal du menton. Brillheta lui répond qu'elle l'a héritée d'un vieux saltimbanque mort à Saint-Etienne.

« J'ai appris pour ton père, » dit-elle, avec empathie.

Il hoche la tête, tout le monde sait dans la baronnie de Beuil qu'on l'a retrouvé mort dans son potager, la tête baignant dans son sang ; on raconte qu'il a glissé et que son crâne a heurté une pierre mais une rumeur plus secrète, entre Villars et Puget-Théniers, laisse penser qu'il a été assassiné.

« Où vas-tu passer la nuit ?

- J'ai dressé la tente. J'ai l'habitude d'y dormir avec ma guenon. »

Goret grimace. Il dit que les nuits sont encore froides. Il lui propose un couchage. Brilheta hoche la tête en souriant ; elle accepte son invitation.

-0-

Florent Goret ravive le feu, son regard brille d'une lueur que Brilheta a déjà remarquée dans la grande salle du château. Elle prend place sur un banc près de l'âtre. Elle défait ses cheveux dans un bruissement de soie. Il l'observe du coin de l'œil ; ses gestes déliés le font frissonner. Il s'assied au sol, face à elle. Elle pose une main sur sa tête. Elle caresse ses épais cheveux bouclés ; c'est une bonne période pour recevoir un homme, une période qui la met à l'abri de l'enflure du ventre. Elle plonge les doigts à travers ses mèches drues. Elle sait qu'elle provoque en lui une excitation qui ne trouvera à présent son terme que dans une relation d'amour.

« Déshabille-moi ! »

Elle le souhaite ardemment. Il pose ses lèvres sur celles de la femme. Elle enveloppe les joues de Florent dans le creux de ses mains. Ils s'allongent sur les peaux de chèvres.

La guenon, assise au sol de la petite pièce où Goret l'a enfermée, gémit en unisson avec sa maîtresse.